

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue du Palais-Grillet, 18, au 2.
Ouvert tous les jours de midi à 2 h.

LE RÉVEIL



JOURNAL PARIS-LYON

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON
Un an 5 »
Six mois 2 60
Trois mois 1 50

Départements
Un an 7 »
Six mois 5 60
Trois mois 2 »

SOMMAIRE

Le prêtre dans la société	MOREAU DE BAUVIÈRE
Vie d'Armand le Bailly (suite)	ARISTIDE FRÉMINÉ.
Lettre parisienne	MOREAU DE BAUVIÈRE
Causerie anecdotique	BROSSIER.
En l'air, petite chronique	FRANTZ.
La Vieillesse	Victor CHAUVET.
Théâtres de Lyon :	
1 ^{re} partie	Alfred DEBEAUCY.
2 ^{de} partie	Léon ST-URBAIN.
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique	Daniel OLIS.

LE PRÊTRE DANS LA SOCIÉTÉ

(SUITE)

La paternité ?

Mais n'est-ce pas la première expression du devoir, de la force, de la protection et de l'autorité ? N'est-ce pas un devoir pour l'homme de rendre à ses enfants les soins qu'il a reçus lui-même de son père ? N'est-ce pas son plus grand et peut-être son unique devoir ? — La famille est l'origine et la réduction de la Société. De quel droit donc le prêtre ne rendrait-il pas à cette société ce qu'il a reçu d'elle ?

Mais le prêtre, a-t-on dit, est le père des fidèles...

Banalité !

N'est père que celui-là à qui Dieu a donné l'immense joie de presser sur sa poitrine le nouveau-né, sang de son sang, chair de sa chair !

Dieu n'a pas uni sans raison d'un lien intime l'âme et la matière : l'homme est charnel ; le prêtre est homme, mais il ne peut être père.

Non ! non ! il ne peut l'être. On ne le devient pas seulement par l'âme, par la parole, mais par la nature, par Dieu !

L'homme se nourrit du Verbe divin ; mais il se nourrit aussi de pain.

L'amour ?

Scabreuse question pour des gens qui ne peuvent voir que son côté déshonnéte.

Mais ce sentiment n'est-il donc en nous que pour y éveiller des sensations forcées et coupables ? Ne voyez-vous donc rien au delà qui l'élève et en fasse une œuvre divine ?

Lorsque Dieu eut créé le corps et l'âme, il trouva, pour compléter, pour amalgamer son ouvrage, un lien sublime : la vie ! Lorsqu'il eut fait l'homme, puis la femme, il voulut les unir indissolublement : il créa l'amour !

Si vous trouvez une impureté dans le commerce intime, ne comprenez-vous donc pas que l'amour est son rachat et sa rédemption ?

Non, non, vous ne pouvez comprendre cela, vous qui avez osé dire que la femme créature de Dieu, n'avait pas d'âme, et qui appelez la négation de l'amour : abstinence ; cela prouve que vous ne voyez dans ce sentiment que la satisfaction d'instincts mauvais ; cela prouve que vous ne savez même pas ce que c'est que la Vierge, symbole admirable par lequel le Christ nous a dit que la femme-mère était pure et immaculée, et que la maternité était pour elle presque une divinisation !

Mais vous n'avez donc jamais compris, à son infinie douleur, l'immense valeur de la mère, lorsque vous avez lu dans votre bréviaire ce suprême sanglot :

*Stabat Mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa
Dum pendebat Filius !*

L'enthousiasme ?

Comment le prêtre pourrait-il y échauffer son cœur, lui à qui l'on prescrit le détachement de tous les liens charnels ?

Le monde passe devant son indifférence comme une longue file de coupables ou de fous : le prêtre n'a pas de patrie !

Voilà pourtant le tableau qui apparaît tout-à-coup au jeune prêtre alors qu'il n'est plus temps !

Se dire : J'ai vingt-cinq ans ; je pourrais aimer, je serais bon père ; j'ai tous les entraînements généraux, toutes les aspirations fortes et avouables, et il me faut refouler tout cela, étouffer tout cela, anéantir tout cela, parce qu'on a jeté mon âme vivante, palpitante, dans le sépulcre du vœu, parce qu'une volonté a agi par avance sur la mienne, alors que je ne savais pas raisonner, que je ne savais pas sentir !

Cela doit être affreux, n'est-ce pas ?

Eh bien ! telles sont les paroles que jettent au prêtre la voix du clocher, le tintement de la sonnette d'autel, et que lui répètent les pierres de l'Eglise lorsque, désespéré, il vient demander à

chacune d'elles de quel droit elle se dresse entre lui et la société, entre sa vie et le but de sa vie !

Après les retours de conscience, vient pour le prêtre la connaissance, l'expérience du mal.

Ignorant des choses de la société, il les apprend au confessionnal par leur côté mauvais et dangereux ; il s'instruit dans le mal tout en voulant enseigner le bien. Chaque jour, la lumière se fait pour lui, son point de vue change, et c'est alors — trop tard, hélas ! — qu'il sent s'ébranler définitivement en lui ces idées étrangères implantées dans son esprit, non dans son cœur, et qu'il avait prises pour convictions.

Alors, de deux choses l'une : ou irrité, affolé, il oublie ses devoirs de ministre et d'homme, et se jette dans des désordres qui, pour se cacher davantage, n'en deviennent que plus condamnables. — C'est un mauvais prêtre !

Ou bien, brisé, sans force, il se laisse aller à la torpeur qu'on a commencé à faire peser sur lui, et il exerce son ministère sans passions bonnes ou mauvaises, sans élan, sans conviction : c'est l'indifférence. — Encore un mauvais prêtre !

Dans tous les cas, repoussé de la société par sa propre conscience ou par les usages, il s'agit par nuances, et finit par la prendre en haine, de cette haine que ressentent les déshérités pour un bien qui leur est violemment et injustement arraché.

De ce sentiment sont nés : l'esprit d'intolérance, les cloîtres, cette continuelle lutte morale dont une compagnie célèbre a toujours donné l'exemple, cette opposition qui se montre toujours et encore, de la part du clergé, cette haine enfin qu'a formulée le Père Roothaan, général des jésuites, à la conférence de Chiéri, dans des termes assez nets et assez violents :

« Vraiment notre siècle est étrangement délicat. « S'imagine-t-il donc que la cendre des bûchers soit « totalement éteinte ? qu'il n'en soit pas resté le « plus petit tison pour allumer une seule torche ? « Les insensés ! En nous appelant jésuites, ils croient « nous couvrir d'opprobre ! Mais ces jésuites leur « réservent la censure, un bâillon et du feu... Et un « jour ils seront les maîtres de leurs maîtres. »

Voilà donc à peu près établi que le prêtre, au lieu d'être un dispensateur dévoué des secours religieux, a détourné la religion de son véritable esprit, et nourrit une lutte presque ouverte avec les autres hommes.

Nous ne saurions trop revenir sur cet antagonisme qui nous semble être le point capital de la question ; car il fait du clergé l'éternel obstacle au progrès de l'esprit chrétien dans la marche de l'humanité.

C'est cela que nous voulons bien faire ressortir pour justifier la portée de notre conclusion.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, par une malheureuse situation des ministres, une religion admirable se trouve enseignée avec des dispositions d'esprit complètement en opposition avec sa morale toute de mansuétude, d'amour et de charité.

Un autre sentiment, et l'un des plus grands de ceux qui émanent de l'Evangile, est celui d'une humilité digne, alliance de modestie et de tolérance dont s'ornent les esprits supérieurs. Or, le prêtre n'est pas, n'a jamais été humble, et l'on fait tout pour lui faire oublier l'existence de cette vertu. Nos orateurs de la chaire se voient écoutés par des auditoires qui leur font des succès de théâtre, et ils trouvent leurs meilleurs effets en empiétant sur le domaine économique, là où ils n'ont que faire.

A défaut d'être pieux, nous avons le sentiment religieux que ces représentations font peu à peu disparaître en retirant à la chaire son austérité qui était son prestige.

Je vois des prêtres au Sénat, à l'Académie. Un prêtre de cette religion dont le Maître n'avait pas pierre où reposer sa tête, devrait être le premier représentant de l'égalité qui est la suprême expression de la fraternité, et n'avoir ni titres ni distinctions. Je vois parmi le clergé, des députés déclassés, je lis des mandements qui sont des feuilles politiques... non timbrées. Ce n'est pourtant plus la religion d'Isis, et nos prêtres remplissent pourtant le même rôle que ceux d'alors. Je ne trouve cela ni juste, ni moral, ni... chrétien. Lorsqu'un prêtre en étole d'or me dit : « Ne vous mettez point en « peine où vous trouverez de quoi boire et de « quoi manger, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps... » Et que j'entends cela, tandis que je vois dans l'église une véritable recette, j'avoue que je ne le comprends plus que comme une moquerie.

MOREAU DE BAUVIÈRE.

(A continuer.)

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

(SUITE)

V.

LA MAIN DE MADAME BOSSUET.

Ainsi que l'avait prévu Maboul, Mme Bossuet s'était émue des absences multipliées du maître des requêtes et de ses accès de méchante humeur. La fréquence de ses diners en ville lui avait surtout donné à réfléchir, et sa jalousie flairant quelque amourette, elle avait mis l'espion en campagne. Celui-ci n'avait pas tardé à découvrir la petite porte par où mons Bossuet pénétrait chez Mme De Courvaudon.

La maîtresse du logis était si peu capable d'inspirer la plus légère passion, que les soupçons de la dame cessèrent tout d'abord ; mais cette idée fort judicieuse lui vint ensuite que la marquise de Courvaudon pouvait avoir quelque amie, et que le logement était peut-être un lieu de rendez-vous. Elle voulut alors qu'on surveil-

lât avec soin les deux entrées de la maison. Le résultat ne se fit pas attendre. Un second espion, aposté devant la porte qui donnait sur la rue, vit entrer Mme De Frêne à la même heure où le maître des requêtes se glissait en tapinois dans la cour du jeu de paume. Mme Bossuet, immédiatement avertie, ne douta plus que la marquise De Frêne ne fût la maîtresse de son mari. Elle résolut aussitôt de se venger.

Elle écrivit à M. De Frêne et lui demanda un quart d'heure de conversation confidentielle. M. De Frêne y fut sur l'heure.

— Excusez-moi, Monsieur, lui dit-elle en lui tendant la main, si j'ai pris la liberté de vous écrire ; mais l'affaire dont j'ai à vous entretenir est fort grave.

Le marquis baisa la main un peu sèche qu'on lui offrait et s'assit pour écouter.

— Il s'agit de notre honneur à tous deux, reprit Mme Bossuet. Votre femme...

— Eh bien !

— Elle vous trahit lâchement.

— Je m'en doutais, répliqua philosophiquement M. De Frêne.

— Et moi j'en suis sûr ; son complice est....

— Maboul.

— Mais non, est-ce que je m'en occuperais ! dit-elle en haussant légèrement les épaules.

— Qui donc alors ?

— Mon mari.

Le marquis eut un geste sublime : un de plus, murmura-t-il ; allons, décidément ma femme est

bien en cour. Puis, se ravisant : Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez, Madame ?

— Si j'en suis sûre !... Je les ai fait surveiller, et mes espions ne se trompent jamais. D'ailleurs, si vous en doutez, suivez la marquise lorsqu'elle ira rendre visite à Mme De Courvaudon ; vous ne ferez pas longtemps le pied de grue. Le galant amoureux ne se fait pas attendre.

Et Mme Bossuet tendit de nouveau la main à son visiteur.

Peut-être M. De Frêne eut-il un instant l'idée de rendre affront pour affront à son indigne épouse ; mais, soit que la maîtresse des requêtes lui parût quelque peu décharnée, soit qu'il fût plus pressé de s'assurer par lui-même de la vérité de ses assertions, il prit congé et sortit.

VI.

SÉRÉNADE A L'ARME BLANCHE.

Ce n'était pas la bravoure qui étouffait notre marquis. La colère et la jalousie ne le suffoquaient d'ailleurs que très médiocrement ; mais comme après tout son honneur et, — plus encore, — son intérêt étaient en jeu, et qu'il avait affaire à des hommes plus habitués à manier la parole que l'épée, il résolut de montrer du courage. Il prit deux pistolets de poche, un poignard, un casse-tête, s'assura que la poignée de son épée était solide et la lame bien effilée, s'enveloppa d'un manteau de couleur brune et vint s'embaucher

devant la porte de l'hôtel de Courvaudon. Il y vit entrer la marquise qui, ce jour-là justement, offrait son dernier diner à ses deux adorateurs. De là, il se rendit au jeu de paume pour y surveiller l'entrée clandestine de Bossuet et de Maboul.

Presque aussitôt, deux hommes débouchèrent du coin de la rue. La tournure et la démarche de Maboul étaient trop connues du marquis pour lui laisser même un doute sur l'identité des deux personnages, malgré les chapeaux à larges bords rabattus et les manteaux de campagne à longs collets relevés dont ils se couvraient le visage. Il tira donc à demi son épée du fourreau et s'avança vers eux ; mais, réfléchissant tout à coup que ces magistrats pouvaient bien avoir à leur service des spadassins chargés de les défendre et qui devaient les suivre de très près, la prudence reprit le dessus et il rengaina momentanément son compliment et sa lame.

Maboul et Bossuet, vivement préoccupés tous deux de leur flamme mutuelle, n'avaient point pris garde à M. De Frêne ; aussi se mirent-ils à table gaiement.

Au bout d'un quart d'heure environ, le marquis sortit de sa cachette, et, s'avançant à pas de loup, vint écouter à la porte de la chambre où banquettaient les deux couples. Après s'être bien assuré, en mettant l'œil à la serrure, que les braves spadassins qu'il appréhendait n'existaient pas, que les quatre personnes étaient seules réunies à table, il descendit vivement dans la cour croyant sans doute qu'il valait mieux combattre en rase cam-

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

(SUITE)

VI.

Le voilà donc revenu encore une fois au logis paternel. Sa position était la même, plus décourageante peut-être. Pas de possibilité de demeurer sous un toit peu fortuné, peuplé déjà du père, de la mère et de six enfants; pas de carrière ouverte, toute porte fermée, un corps débile, une infirmité continue, misère partout: tel était son lot. Que lui restait-il? Une volonté âpre et Paris. Et puis, il avait dix-neuf ans, un cœur chaud, ouvert à toutes les espérances. Dans la préparation sérieuse de son entrée au Grand-Séminaire au milieu du monde circonscrit, exclusif, des idées définies où il avait vécu, il avait pu oublier l'invisible compagne qui l'avait entretenu de longues heures, à Mortain, dans l'abandon de tous, qui l'avait consolé à Saint-Lo, dans la chambre de la camérie; mais il n'en pouvait plus être ainsi, les raisons de ce délaissement n'existant plus. Tout au contraire, nous l'avons dit, les circonstances voulaient qu'il entrevit dans la satisfaction de ses instincts son unique moyen de vie. Cela étant, il comprenait facilement et sagement qu'il lui fallait le séjour de Paris, d'une façon ou d'une autre. Une foule de réflexions tendant à ce but avaient roulé par la tête du pauvre sous-maître, à la Balceine, et l'idée de quitter le pays natal s'y était fixée. A cet effet, il avait précieusement mis de côté la mince rétribution que lui payait l'abbé Letongey. L'on était alors au mois de mars. Tandis que ses élèves jouaient sur la route et sur la lisière des bois, Le Bailly, assis le long des fossés tapissés de primevères, pensait à ses projets. Le doux soleil, les feuilles naissantes, les violettes blanches et bleues, les plantes et les herbes nées et parées d'hier, toute la jeunesse de la nature ouvraient son cœur aux espérances d'une vie nouvelle. Si ses réflexions étaient quelquefois sérieuses, l'enthousiasme le dominait sans peine. La vie semblait devoir être si pleine et si longue à dix-huit ans; on pense que tant de choses sont dues à tant de désirs! La poésie surtout fait entrevoir des Edens que les imaginations les mieux gouvernées par la raison n'ont pas été sans se figurer à leur heure. Goethe libre et amoureux de Charlotte dans la vallée de Westlar; Byron fuyant le toit attristé de ses pères et égarant sa mélancolie et ses passions dans les montagnes de l'Albanie, sur le Lido et sur les mers; Chateaubriand parcourant le monde depuis les forêts de Siminole jusqu'aux palmiers de Tadmor; Lamartine dans la barque de Graziella, sur les eaux et dans les îles du golfe de Naples, entouré de cavaliers arabes dans le désert: voilà les types, les figures ardentes et pensives qui passent quelque jour dans les songes du plus humble poète; il se sent apte à vivre de ces grandes existences, et il s'oublie en elles. — Et puis, Paris attire par lui-même à cet âge. On s'y figure je ne sais quelle fraternité, quel concert de tous ceux

qui vivent par l'esprit; ce sont des chemins faciles, des renommées du jour au lendemain, des noms qui descendent dans la bouche et le cœur des masses comme les notes des airs aimés que les chanteurs ambulants répètent et jouent le long des rues. Chimères fleuries et charmantes, déceptions dont l'amertume n'est pas sans douleur!

Le Bailly avait quitté, depuis fort peu de jours, la pension de la Balceine, lorsqu'il annonça à ses parents qu'il allait à Paris. Il leur dit qu'il pouvait vivre en cet endroit, mais pas ailleurs; qu'il était sûr d'y acquérir l'aisance et un nom. Son père et sa mère furent effrayés, sa mère surtout; ils n'omirent ni l'un ni l'autre aucune des recommandations qui sont d'usage en pareil cas; ils pleurèrent, ils le conjurèrent de chercher quelque autre moyen d'existence que ce départ pour la grande ville si étrange, si dévorante, si joyeuse, et qui cause tant de peines aux familles. Comme ils ne voyaient pas eux-mêmes ce moyen, ils comprirent qu'il leur fallait laisser faire et se résigner. La mère commença à procéder aux préparatifs du grand voyage; de ses mains inquiètes, presque tremblantes, elle disposa le trousseau de son aîné, pleurant souvent à la pensée qu'il s'en allait si loin, si à l'aventure, sous la seule garde de Dieu. Oh! c'est dans ces heures-là que les mères maudissent la pauvreté!

Le jour du départ arriva. Le Bailly avait dit adieu aux personnes peu nombreuses qu'il affectionnait, à une surtout, un homme bien rare dans les petits centres de population, dévoué jusqu'à la fin au poète, son soutien, son consolateur et son conseiller, dont nous voudrions citer le nom dans ce travail avec toute la reconnaissance qui lui est due, s'il ne nous avait pas lui-même prescrit un silence et une discrétion absolus. Le Bailly avait aussi dit adieu aux campagnes natales, à la sienne, aux vallons parfumés par la reine-des-prés, aux landes du voisinage parées de genêts, au vieux château croulant sur la colline, et il était rempli de leurs souvenirs. On monta sa malle bien légère dans la carriole qui fait le service des dépêches entre Gavray et Coutances; il embrassa son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, et la voiture l'emporta. Il avait dans sa poche ses économies du pensionnat, l'obole de son père, l'obole plus riche de son bienfaiteur; en tout, trois ou quatre pièces d'or. Jamais homme ne s'en alla avec plus de confiance vers un avenir plus incertain. Pensif, gai toutefois, le cœur plein de tressaillement, il franchit en quelques heures la distance de Gavray à Coutances, au milieu des hêtres beaux de leur verdure nouvelle, des haies vives, des pommiers en fleur, des vergers tout blancs, parure magnifique et plantureuse du pays qu'il abandonnait.

ARISTIDE FRÉMIÈRE.

(La suite au prochain numéro)

pagne que dans une chambre, visita l'amorce de ses pistolets, essaya la pointe de son poignard, et dégainant, se mit à crier à tue-tête:

— Maboul, Bossuet, Bossuet, Maboul, procureurs sans vergogne, descendez.

M^{me} de Courvaudon commençait à ce moment une dissertation sur l'inconstance des hommes en général et de son pauvre défunt en particulier. Maboul paraissait l'écouter avec beaucoup d'intérêt.

— Ça, triples coquins, chicaneurs de pacotille, sortez, venez donner satisfaction à un homme qui vous va traiter comme vous le méritez. Ce n'est pas dans une chambre que doit se battre un gentilhomme.

La marquise De Fréne fut la première à remarquer le bruit qui se faisait dans la rue.

— Mon mari, dit-elle avec effroi.

— Satané butor, exclama Bossuet, nous dérangez au potage.

— Au début d'un si charmant dîner, appuya Maboul.

— Silence et écoutons, fit observer M^{me} de Courvaudon.

Les trois amoureux obéirent, et l'on entendit alors distinctement la voix du marquis, répétant son: Allons, Maboul, allons, Bossuet, forcenés libertins, osez donc sortir, osez donc venir me rendre satisfaction.

Et il y joignait des vers à la louange de son épouse et de la marquise de Courvaudon. Il n'y avait point de noms dans le vocabulaire de l'injure qu'il ne leur donnât à l'une et à l'autre.

Nos deux procureurs tremblaient de tous leurs membres et restaient immobiles sur leurs chaises tout comme des sénateurs romains.

— J'ai bien peur que le bruit de cette scène ne se répande dans le monde, dit piteusement Bossuet.

— Et notre position sera gravement compromise, insista Maboul.

— Que faire? grand Dieu!

M. De Fréne, dans la rue, gesticulait toujours et ferrailait tout seul.

— Si vous ne descendez, cria-t-il plus haut, je vais monter vous passer mon épée au travers du corps.

Bossuet pâlit horriblement, Maboul eut un long et douloureux frisson, et les dames se sentirent défaillir.

— Il faut partir, dit tout-à-coup Maboul. Il faut empêcher que le peuple ne s'amasse devant la porte et qu'il y ait scandale.

— Partons, répéta Bossuet; mais il va nous tuer, il a des armes!...

— Mon mari n'est pas brave, observa la marquise.

— Mais encore faudrait-il pouvoir se défendre.

— Armez-vous de courage et pensez à nous! s'exclama avec attendrissement M^{me} de Courvaudon.

— Ayons du courage, puisqu'il le faut, balbutia Bossuet. Allons, Maboul, prenez la pelle et passez devant; moi je garde les pincettes.

LETRE PARISIENNE

(No 5.)

Mon cher Charles,

Au moment où le répertoire de Victor Hugo est rendu à la scène française, je suis sollicité par le désir de te dire mon mot sur l'école dont l'auteur du *Roi s'amuse* est ou se dit le chef.

En dépit des mots qui s'usent, la division des écrivains en classiques et en romantiques n'est pas oubliée, et il est bon de se rendre compte de ce qu'il y a de juste ou de vide dans ces désignations.

Cherchons parmi les définitions celle qui peut le mieux répondre à cette question: Qu'est-ce qu'un romantique?

1° Un romantique est un homme qui a de longs cheveux et une longue barbe;

2° Un romantique est un homme qui n'est ni assez savant, ni assez travailleur pour être un classique;

3° Un romantique est un homme qui prend un mot nouveau pour une chose nouvelle.

Tout cela est un peu vrai, et peut servir de sommaire au développement de ma pensée.

Toucher au maître, au demi-dieu, à l'exilé de Jersey, c'est s'exposer à une *tolle* presque général. Je le sais, et là est mon courage. Néanmoins, je suis trop peu comme écrivain pour que tu puisses m'accuser de partialité: je juge donc comme un individu perdu dans le public, et sans autre prétention que celle d'être un lecteur et un spectateur.

J'admire Hugo; mais je ne l'aime pas. Selon moi, Hugo est un grand génie et un mince talent. Chez lui, le fonds est puissant, la conduite faible, et la forme mal comprise et souvent choquante.

Comme romancier, il a fait *Notre-Dame de Paris* et rien de plus: ses *Travailleurs de la Mer* et ses *Misérables* sont, avant tout, une recherche de populisme acérée où je ne trouve ni le pair de France ni le républicain fort. On n'y rencontre ni unité ni liens. Il faut renoncer à en faire des chefs-d'œuvre; il faut renoncer à en faire des œuvres humanitaires; il faut renoncer même à en faire des œuvres: ce sont des pages.

Comme auteur dramatique, il a mis en magnifiques vers d'admirables pensées; mais il n'a pas fait une pièce. Là comme ailleurs, du reste, on retrouve le contraste heurté du sublime et du burlesque qui est sa *ficelle*.

Voilà un empire qui croule, qu'on vole, qu'on pille: « Bon appétit, Messieurs! » Voilà l'aigle de Charles-Quint avilie, souillée, déshonorée: c'est « un oiseau plumé qui cuit dans une marmite! » Sommes-nous à la pièce ou à la parodie?

Sans quitter cette tirade, examinons un de ses rejets, l'un des plus doux:

..... Voilà votre façon

De servir....

Que signifie-t-il? Donne-t-il de la force et suspend-il le sens pour frapper davantage? Non: il n'est qu'une brisure inutile et disgracieuse, — et presque tous sont ainsi.

Dans l'idée, je cherche en vain la grande ligne de Corneille, et dans la charpente, je ne sens pas l'habileté du dramaturge.

Hugo pamphlétaire.... je m'arrête: j'aime et j'estime trop l'opposition pour la reconnaître là où n'est pas la dignité.

Si le romantisme consiste à abaisser la noblesse du sujet, à moderniser la tragédie en la mariant au drame, à vulgariser l'expression et à ignorer la construction, Hugo en est véritablement le chef. Mais s'il est la haute manifestation de l'idée, en opposition aux berquinades, d'autres avant Hugo, et plus que lui, étaient romantiques: Corneille, Shakespeare, Schiller.

Voilà, brièvement, le maître tel que je le vois. Examinons maintenant le courant qu'il a établi parmi ses imitateurs.

Comme tous ceux qui fondent ou croient fonder une école, Hugo a été compris par son côté exagéré et défectueux: ses disciples, laissant de côté le grand penseur, ont pris pour modèle le rimeur inégal, et n'ont copié que ses défauts, mesurant le degré de leur imitation à leurs forces.

Dans cet état de choses, les romantiques doivent être nommés réalistes, et j'ai bonne envie de ne les

pas traiter sérieusement. Tentons une excursion dans leur domaine:

Muse qui me charmas, toi dont la voix si douce
M'a chanté si souvent la brise et le soleil,
Et les concerts cachés bruissant sous la mousse,

Quand la nature à son réveil
Fait entendre l'herbe qui pousse
Aux habitants du ciel vermeil....

O muse du printemps, muse de la jeunesse,
Qui rêves, qui souris,

Je vais, fuyant ton aile à l'ombre enchanteresse,
Chercher d'autres abris.

Je vais dans un pays de rocs, de précipices,
Poursuivant une vierge aux flancs plus vigoureux.

Lui voler les rudes prémices

Qui ne cèdent qu'au viol de ses durs amoureux!

Toi, tu n'es que la poésie:
Elle, c'est le vertige fou!

Entre vous deux, je l'ai choisie....

Qu'elle m'entraîne!... N'importe où!

Donc, le beau c'est le laid! Je me fais romantique,
J'arbore un haillon pour drapeau,

Et je suspends au saint portique,
Comme enseigne de l'art, ce sordide oripeau!

Je n'entonne plus que chants rauques,
Je n'aime plus que les filous,

Les femmes rousses aux yeux glauques,
Les charognes et les voyous!...

Baudelaire a chanté cette chère charogne,
Image de notre destin;

Hugo parle d'un nez agrémentant la trogne
D'une vieille et laide catin!

Barbier, plus modéré, teint, reteint sa cocarde;
Mais Champfleury survient, célébrant le ruisseau,

Et Mousselet, sur sa guimbarde,
Chante le sonnet du pourceau.

Que dire après cela, moi, nouveau dans la clique?
Chanterai-je l'amour d'une Nymphé et d'un pou,

Ou plutôt, me faisant critique,
Allongerai-je, n'importe où,

Quelque solide coup de trique?

Pour le premier sujet, Hugo créa Buy-Blaz,
Le ver amoureux d'une étoile;

Pour l'autre, de Veullot l'éreintement sans voile
Se lit sous tous les bees de gaz.

Mieux que cela, faisons l'étude des classiques.
Prenant chaque maître au collet,
Flagellons de nos vers épiques

De plus fort en plus fort! comme chez Nicolet!
Vingt-huit siècles en vain ont encensé Homère,

Le famélique Quinze-vingt;
Nous, le jugeant d'autre manière,

Mettons-lui de l'eau dans son vin.
Qu'est-ce, après tout, que l'Iliade?

Une gigantesque salade
A propos d'Achille en courroux;

Un long siège par vingt rois fous,
Quand une simple canonade
Leur eût évité tant de coups,

Et l'orgueilleux concours d'Achille Péliade.
Dans la longue histoire d'Ulysse,
Héros aux pieds révélateurs,

Dont la femme, au logis, tapisse et détapisse,
Pour échapper aux feux de ses adorateurs.

Quel grand fait nous attache à ce Grec-Rocambole,
Ancêtre de celui de Pousson du Terrail?

Sa complainte, aujourd'hui, vaudrait-elle un obole,
Sur l'air de Fualdès arrangée en détail?

La Batrachomyomachie
Relève un peu pour moi ce poète vanté:

Le lecteur ahuri recule épouvanté
De cette gigantomachie.

Au moins ces rats et ces grenouilles
Sont de dignes héros d'un vers alexandrin,
Et de ces chants coquefredouilles
Ma rate se dilate en un rire badin.

Et d'un! Maintenant, passons à Virgile
Qui refit Théocrite en dépoignant son style,
Excepté lorsqu'il chante un amour anormal
Qui vaut presque les *Fleurs du mal*.

Mais ce n'est pas assez pour tous ces longs poèmes
Où des bergers enrubés
Souffrent leurs peines extêmes,
Tendres vœux par Philis rarement couronnés.

moment où il paraissait en leur tournant le dos, pour s'enfuir à toutes jambes.

Le marquis, rassuré dès lors sur l'issue de la bataille, fit mine de chercher partout ses adversaires, jurant de ne pas les découvrir, de ne pouvoir administrer une correction aux bourgeois.

Il était vraiment bien à plaindre!

Au même instant, il aperçut les deux amies qui l'épiaient derrière une fenêtre et qui avaient l'air de se réjouir que les procureurs fussent sortis sains et saufs.

Il se mit alors à les invectiver de telle sorte que sa femme, ne craignant plus rien pour ses adorateurs, dit à M^{me} de Courvaudon d'envoyer chercher le commissaire. Celle-ci ne se fit pas prier deux fois. Elle ouvrit la croisée, héla un savetier dont l'échoppe était vis-à-vis et qui lui était tout dévoué (elle lui avait donné toutes les vieilles nippes de son mari) et lui en intima l'ordre.

Le commissaire arriva bientôt, suivi de quatre gardes françaises et d'un caporal. M. De Fréne fut immédiatement fouillé sans qu'il opposât d'ailleurs la moindre résistance; l'arsenal qu'il portait sur lui effaroucha le commissaire qui, sans lui demander son nom, s'empressa de lui faire rendre son épée.

Daniel ORLIS.

(La suite au prochain numéro.)

Si vous voulez des champs célébrer l'abondance,
Parlez-moi du fumier, détritux fécondant,
Du purin qui ruisselle, ou de Goton qui danse
Dans la cuve où ses pieds font le raisin fondant.
Montrez-moi Gros-Guillot qui sur son bras se mouche ;
Montrez-moi l'escargot qui bave son baiser
Lorsque sur une rose il le vient déposer :
Cela, c'est vigoureux et c'est vrai dans la touche !
Que m'importe OEnes dont l'amante bizarre
Vivait trois siècles avant lui ;
Cet époux égarant sa femme en la bagarre
Lorsque devant les Grecs les dieux Troyens ont fui ;
Qui, dans le Latium, rend Turnus à la terre
Par un solide coup d'épée,
Et dont Virgile fit un dieu,
Lorsqu'il ne sut plus trop qu'en faire !
Donc, Homère est un sot, et Virgile est un fat !
Leur génie à jamais supprimé de l'histoire
Est fait par nous échech et mat !
Ainsi l'a décidé l'École : on peut l'en croire.
Pour être beau, le vers, dans un constant zig-zag
Doit enjamber le sens, la rime
Avec des sauts à la Sontag ;
Il doit laisser l'Olympe et descendre à l'abîme
Sublimaire, et chanter ce que l'on ne peut pas
Dire. Et surtout du re-jet et pas de césure ;
Et même, quand cela tourne quelque embarras,
On peut créer une nouvelle mesure.

Mais j'entends en mon cœur mille cris indignés !
Ah ! muse, c'est ta voix aimée
Qui me redit les vers que tu m'as enseignés
Alors que, seule à seule, à mon âme charmée,
Tu parlais en secret... Ah ! pardonne ce jeu
Qui peut compter ses vers par autant de blasphèmes !...
A toi que j'aime, à toi qui m'aimes,
Ne fut-ce qu'en riant, ai-je pu dire adieu !
Que le fonds vigoureux soit de ta chaste forme
Paré pour la fête des vers !
Et, détournant les yeux, laissons cette réforme
En règle ériger les travers.
Le beau seul est le beau ! La poésie est reine,
Chantant ses vers divins à l'homme agenouillé,
Et de la fière souveraine
Le long manteau royal ne peut être souillé !...

Ceux qui se disent romantiques, n'ayant pas le génie d'Hugo pour compenser sa forme, sont des réalistes à la façon de Galinard. Ils expliquent, ou plutôt exposent leur système par le lâché à jet continu. Ce sont des cyniques qui traitent leur travail comme leur barbe, et qui peignent leur style avec un râteau. Hugo n'a donc pas fondé d'école, car ces hirsutes n'ont aucun rapport avec lui. Dans ses défauts, il y a une incontestable vigueur, et les heurtés de son désordre s'élèvent souvent jusqu'à la passion. Eux, adoptent cette irrégularité qui ressemble à de l'originalité parce qu'ils ne peuvent fouiller plus loin, et ils font mal parce qu'ils ne sont pas assez forts pour faire bien. Hugo a la pensée : eux ne l'ont qu'à la façon des singes.

Si le romantisme existait, l'on pourrait dire qu'il n'a pour ennemis que les romantiques.

Je prévois que l'on va jeter bien des pierres dans mon jardin, car Hugo est un grand poète qui a cent dix mille vers pour faire plaindre l'exilé, ce qui est adroit et force la main au suffrage universel pour la popularité ; mais je me console par la certitude que, dans dix ans, tout le monde parlera comme je viens de le faire, si on ne va pas plus loin : car, en France, après avoir surfait les réputations, on a coutume de s'en venger en les traînant ensuite dans la boue.

Que tu sois ou non de mon avis, tiens-moi compte d'avoir résumé cette grosse étude en quatre pages.

A toi, de cœur et des deux mains,
E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

Causerie anecdotique.

Le proverbe : *non licet omnibus adire Corinthum* (ne va pas à Corinthe qui veut), n'a pas l'origine que quelques-uns lui attribuent. Ce ne sont ni les difficultés, ni les dangers de la route, qui lui ont donné naissance ; il provient de circonstances relatives à la courtisane grecque Lais. Celle-ci, à qui Plutarque donne Alcibiade pour père, vint, dans tout l'éclat de ses charmes, s'établir à Corinthe. Elle était si belle, qu'elle avait rendu la Grèce entière *enamourée* ; mais elle tarifait la possession de cette beauté à un taux tellement élevé, que peu de personnes pouvaient espérer de l'obtenir, et que ses amants les plus riches se rebutaient. De là le proverbe : *qu'il n'était pas donné à tous d'aller à Corinthe*, c'est-à-dire d'y acheter les faveurs de Lais.

S'il faut en croire Aulu-Gelle, le grave, l'austère Démosthènes lui-même, alléché par la renommée de la séduisante Hétaire, fit le voyage d'Athènes à Corinthe, dans l'espoir d'être plus heureux que tant d'autres concurrents. A peine arrivé, il s'empressa de solliciter une entrevue nocturne ; mais sur la réponse qu'elle lui coûterait 10,000 drachmes, il rengaina ses projets vaineurs, en s'écriant : « *Jamais n'advienne que je paie si chèrement un repentir.* »

La drachme athénienne valait 17 centimes et demi de notre monnaie. Ce fut donc devant le déboursé de la somme de 1750 francs (sauf la différence de valeur relative) que recula le grand orateur. Il comptait peut-être beaucoup comme orateur sur son éloquence entraînant, mais il n'eut pas l'occasion de la déployer ; Lais, avec la brutale condition de son chiffre, lui coupa la parole, et il se sauva tout penaud, comme à la bataille de Chéronée ; toutefois, à Corinthe, il n'abandonna pas ses armes.

Au surplus, s'ils restèrent séparés dans la vie, ure même fin, une mort violente, dans un lieu semblable, les atteignit l'un et l'autre. Démosthènes, ayant quitté Athènes où il avait été condamné à mort par le peuple, et se voyant poursuivi jusque dans un temple où il s'était mis en franchise, s'empoisonna. Plus tard, ce même peuple lui érigea une statue. Lais, elle, traitreusement amenée dans un temple de Vénus, y fut lapidée par des femmes jalouses. Après son décès, les Corinthiens lui firent-ils le même honneur que les Athéniens à Démosthènes ? Cette particularité historique n'est pas très bien éclaircie, mais plusieurs auteurs l'affirment.

C'est avec raison que les journaux ont prêté le concours de leur publicité à des arrêts de réhabilitation après la mort, rendus récemment en matière de faillite. Je ne connais rien de plus noble, de plus beau, de plus touchant, de plus édifiant, de plus moral, de meilleur enfin, que le spectacle offert par des enfants venant demander aux tribunaux la réhabilitation de la mémoire de leur père, décédé en état de faillite, en justifiant du paiement par eux fait de toutes les dettes de celui-ci. A une époque comme la nôtre, où l'on se hâte si fièvreusement d'aller à la chasse aux écus, et souvent avec des engins prohibés, pour satisfaire l'appétit, devenu si ardent, des jouissances précoces, des actes de probité semblables sont encore plus dignes de respect, à raison de l'effort qu'il faut faire pour résister à l'entraînement général ; l'on ne saurait donc trop exalter le mérite du sacrifice volontaire d'une partie notable de sa fortune, dans le but de dégager l'honneur paternel, et de rendre son lustre au blason terni de la famille.

En matière criminelle, le condamné peut aussi être réhabilité dans certains cas, mais pendant sa vie seulement, et après avoir subi sa peine. Cette réhabilitation a pour résultat de faire cesser, pour l'avenir, dans la personne du condamné, les incapacités provenant de la condamnation, en le rétablissant dans son état primitif. L'ancienne législation admettait également cette mesure, et en voici un singulier exemple :

Charles VI, de triste mémoire, voulant réhabiliter un certain Jean Mauclerc, habitant de Senlis, qui avait eu le poing coupé pour avoir frappé un Flamand, nommé Jean Lebrun, permit audit Mauclerc de remplacer ce poing coupé par un autre, fait de la matière qu'il voudra.

Quelle attention délicate de la part du prince ! et quel soulagement pour ce pauvre diable de mutilé ! Bien obligé, Sire.

BROSSIER.

EN L'AIR.

PETITE CHRONIQUE.

Dame !
Ca peut arriver au chroniqueur le mieux constitué. Et s'il fallait pour cela s'arracher... une dent.
Il y en a peut-être à ma place qui parleraient de se jeter à l'eau, ou mieux encore de se pendre ; mais, outre que ces moyens sont usés jusqu'à la corde, ils sont, en plus, fort regrettables pour celui qui les emploie.

Ne les emploierait-il qu'une fois.
Pourtant, j'ai songé un instant à me brûler la cervelle, mais on m'a fait observer, avec raison, que le plus mauvais gar... nement du monde ne peut brûler...

Or, j'ai toujours été considéré comme un cerveau brûlé...
C'est pourquoi, réflexion faite, je préfère tout bêtement vous avouer, chères abonnés.

Comment la cho—se se passa.

La faute en est au temps.
La pluie a commencé le lundi et elle a continué le mardi toute la journée, le mercredi il en tombait à verse, le jeudi à torrent.
Quant au vendredi, il faisait un temps à ne pas mettre un... journaliste à la rue ; si bien que le samedi, les chemins n'étaient pas encore secs. Je me suis mis à couvert... et voilà pourquoi, chers lecteurs, cette semaine, je manque de nouvelles.

Il n'y a plus à s'en dédire...
L'ancien *hotel de la Monnaie* devient un couvent ! Des ouvriers sont activement occupés à approprier ce bâtiment... à sa nouvelle destination.
Un de plus !...

Il faut convenir que le besoin s'en faisait généralement sentir !
Ce sont les sœurs de la *Réparation* qui ont acquis cet immeuble, qui occupe, comme on le sait, un emplacement considérable.

On se rappelle qu'il avait été d'abord question de construire, à cet endroit, un immense théâtre populaire, dont M. Barqui devait fournir les plans.

On avait ensuite songé à transporter là le marché de la place Henri IV, que, depuis si longtemps, on voudrait voir disparaître : l'endroit semblait, en effet, merveilleusement disposé pour une halle.

Mais les sœurs de la *Réparation* en avaient décidé autrement. Elles avaient jeté leur dévolu : son sort ne pouvait pas être douteux.

L'agréable et... l'utile ont, naturellement, été mis de côté.

J'aimerais, — m'étendant sur ce sujet, — à faire ressortir, une fois de plus, combien il est peu rationnel de voir un couvent s'établir dans un centre populaire et bruyant, alors qu'il devrait rechercher le calme et la solitude...
Mais...
...cela sortirait du domaine de cette causerie légère, dans laquelle je me suis promis de n'être jamais sérieux.

Un détail, pour finir.
La supérieure de cette communauté n'est autre que Mme de Chamblas (Marcellange), dont le nom a été, — et est encore, — si tristement célèbre.

On peut lire, placardée sur tous les murs de Lyon, une affiche ainsi conçue :

IMPRIMERIE LITÈRES DE DÉCÈS ET SOUVENIRS PIEUX

Deux choses m'ont frappé dans cette rédaction.
La première, c'est l'exclusion des lettres de mariages, qui pourtant, à une infinité de points de vue, ne sont qu'une variété des lettres de décès.

Cependant la *lettre de décès* a, sur la lettre de mariage, des avantages sérieux, et je comprends qu'un imprimeur ait pour elle une préférence marquée.
Le POUR-COMPTÉ est beaucoup plus rare.

Mais, ce qui m'étonne, c'est l'annonce du souvenir pieux...
Mon intelligence ne comprend pas très-bien ce que l'ingénieux imprimeur entend par là, et franchement le prospectus demanderait quelque explication. A l'aide de quel travail l'imprimeur procure-t-il un pieux souvenir et combien compte-t-il employer d'ouvriers à cette nouvelle application typographique ?

Ensuite, le souvenir pieux est-il d'un bon produit ?
J'en doute !
Ou n'en veut plus... ça coûte trop cher... d'entretien, et je doute qu'avec les bénéfices des *lettres de décès*, on puisse couvrir le *déchet* du *souvenir pieux*.

Mais avis aux amateurs pendant qu'il en est temps encore.
A l'occasion de son élection à l'Académie française, le barreau de Paris organise un grand banquet en l'honneur de M. Jules Favre.
— Est-ce qu'on invitera le R. P. Gratry ?

L'Univers a la spécialité des bons mots :
Un des rédacteurs de cette verte feuille, voulant faire sa cour au prince charmant de la rédaction, a inventé un mot... veuillottant.
Il a baptisé les petits crevés d'un nouveau nom ; il les appelle... des *INFRUOIRES*.
Mon cher Veuillot, tu dois être content.
Et il y a des gens qui trouvent que *L'Univers* n'est pas un journal gai.

M. Sylvain rend décidément d'utiles services au théâtre des Variétés... pendant les entr'actes... il comment des mots impossibles.

On lui demande ce qu'il pense des *Brebis galeuses*.
— Peuh ! répondit l'élegant et le spirituel Georges de Tournay, c'est du petit vin de *Barrière*.
Mais aussi, engagé au théâtre des Célestins.
On dit même que le lendemain de la première des *Brebis*, M. d'Herblay a complimenté ce jeune artiste sur la façon brillante et toute naturelle avec laquelle il a composé son dernier rôle.

Un imprimé parisien *avance* qu'il vient de se transformer... en un journal spirituel.

Il se nomme : LE BONNET DE COTON... un nom à coucher à la rue, mais qui n'empêchera personne de dormir.
Comme littérature, ce n'est pas même de l'auvergnat.

Dans ce nouveau petit papier, point de collaborateurs ni de correspondants.

Rien que des rédacteurs en chef.
Il y en a deux... donc... grammaticalement, ils ont le droit de se dire plusieurs.

Voici leur *linosserie* de la fin :
« On demandait à Hamburger, des Variétés, l'adresse de X... qui avait déménagé en avril.

— « Ah non ! répondit Ajan Ier, depuis qu'il a vu *Romeo* il déménage en *Juliette*. »

Et dire qu'ils prennent (ces nombreux rédacteurs chefs) tout cet esprit sous leur bonnet.
Il n'y a plus d'enfant, ma parole.

Mon ami Paul parcourait l'autre jour avec moi le programme de *Galilée*. Arrivé à cet endroit : UN MOINE, M. Charmerlat. — Livie, M^{me} ABIT.

— Parbleu ! exclama-t-il.

— ?..... que je fis.

— Comment, tu ne vois pas !

— ??.....

— Tu ne vois pas que sur ce programme :

L'ABIT ne fait pas le MOINE.

Pour la Chronique : FRANTZ.

LA VIEILLESSE

A entendre les moralistes, la vieillesse serait l'âge d'or de la vie ; mais leurs dissertations n'ont convaincu personne.

Quand Cicéron a entrepris de faire l'éloge de la vie calme et douce du vieillard, affranchie de la tyrannie des passions, il voulait relever le courage de son ami Atticus et lui apprendre à supporter le fardeau des années ;

Quand Sénèque a essayé de prouver que la vieillesse a ses avantages, il cherchait à procurer quelques consolations à ceux qui sont atteints de cette infirmité, et à vrai dire il plaide les circonstances atténuantes ;

Et quand Montaigne a engagé tous les vieillards à s'égayer l'esprit le plus possible, et à profiter de toutes les occasions pour se donner quelques plaisirs, c'était uniquement pour adoucir en eux le regret de ce qui allait leur échapper.

Saint Evremond a parfaitement résumé tous ces dithyrambes dans ce vers resté célèbre :

Mortel, aime la vie et n'en crains pas la fin.

Les moralistes n'ont d'ailleurs examiné qu'un côté du tableau : l'affaiblissement physique ; mais ils n'ont pas l'air de se douter que souvent le joug de la *vieillesse* vient s'ajouter au poids des ans.

Si la *vieillesse* est une couronne d'honneur, suivant l'expression de l'Ecriture-Sainte (Proverbes xvi, 31), ce n'est pas quand elle a pour cortège la souffrance et la faim.

La vieillesse malheureuse est le plus affligeant de tous les spectacles. Non-seulement elle est réduite à l'impuissance ; mais il n'y a plus pour elle ni espérance, ni avenir, ni courage.

Hélas ! combien j'en ai vu de travailleurs qui, après un demi-siècle d'un rude labeur, de luttes incessantes, de privations cruelles, ont eu à subir ce double fardeau de la misère et des années. Combien sont morts avant d'avoir pu obtenir ce qu'ils avaient si bien gagné, la récompense de leurs travaux, le pain de leurs vieux jours.

Et après cela écoutez le cœur des repus, des ventres satisfaits, des larges consciences et des cerveaux creux. Ils s'écrient à l'unisson : « Ils l'ont mérité... La misère n'atteint que la débâche, la prodigalité ou la fainéantise. »

Non, les plus pauvres ne sont pas toujours ceux qui ont été les plus prodigues ! Non, ce ne sont pas toujours ceux qui ont le moins travaillé ! L'imprévu, la chance jouent un grand rôle dans les événements de la vie humaine. Et la probité ne suffit pas toujours à mettre à l'abri des privations. Oui, je plains la vieillesse qui souffre, qui se voit abandonnée par des enfants ingrats ou besogneux, et qui n'a, comme Jacob, qu'une pierre pour reposer sa tête ; cette vieillesse-là est, dans la situation physique et morale, la plus cruelle qui se puisse imaginer ! Elle n'a d'autre espoir que dans le bureau de bienfaisance, où les places sont limitées.

Sans doute, tout le monde ne peut pas être riche.

Je le sais ; mais est-il donc indispensable que le vieillard souffre ; que ceux qui ont beaucoup vécu passent leurs derniers jours dans la misère et l'abandon, ou, ce qui est pis encore, sous la dépendance de gens qui les exploitent et les méprisent.

Entrez dans l'intérieur des familles, et presquez toujours vous verrez les vieillards, de qui l'on n'espère rien, être un objet de dédain ou de colère. On les dédaigne, parce que leurs idées, qui ne sont pas celles de notre temps, mais qui sont souvent plus justes, nous blessent, et on les hait, parce qu'on est obligé de les réchauffer et de les nourrir. De là cette multitude de travaux plus humiliants que pénibles auxquels on les condamne ; de là ces pères qui sont les domestiques de leurs enfants, et ces mères qui sont leurs bonnes ou leurs concierges.

Et que l'on ne crie pas au paradoxe ; il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir.

Sans doute il est encore des fils respectueux et dévoués qui sentent battre un cœur sous leur gilet Benoiton ; sans doute on trouverait quelques vieillards sans fortune contents de leur sort. Mais je soutiens que sur cent vieillards pauvres, les deux tiers meurent d'épuisement et de privation, soit parce qu'ils n'ont pas d'enfants pour leur venir en aide, soit, s'ils en ont, parce que leurs enfants les délaissent ou ne peuvent les secourir.

Certes, quand nous regardons en arrière, nous

devons incontestablement glorifier notre siècle des progrès accomplis.

Nous avons fait de grandes choses et nous avons eu des inspirations sublimes. Nous avons vu apparaître des hommes immenses et des femmes illustres, sans compter Mangin et Thérèse. Nous avons de grands penseurs et de grands apothicaires, de grands acteurs et de grands politiques, de grands savants et de grands cordonniers, de grands médecins et de grands philanthropes, de grands aventuriers et de grands saints, de grands jockeys et de grands philosophes, de grands bourreaux et de grands martyrs ! Nous avons enfoncé Louis XIV, enfoncé Périclès, enfoncé Médicis, enfoncé Jules II, en attendant qu'on nous enfonce ! Qui donc parlait de Sparte et d'Athènes ? Les Spartiates ! des sauvages qui mangeaient du brouet noir ! Et les Athéniens ! des idiots qui se passionnaient pour Socrate ! Je vous le dis, c'est nous, peuple du XIX^e siècle, qui sommes les civilisés. Déjà nous causons avec les morts qui nous réponde, la guerre se perfectionne, et nous mangeons du cheval ! Enfin le progrès nous pousse, et nous allons !

Seulement ce qui ne nous pousse guère, c'est la vertu qui fait l'honnête homme.

Nous avons beaucoup d'esprit, mais peu de cœur, et tel qui entretient à grands frais des filles qui le grugent, refuse une pension à son père qui s'en va mourir à l'hôpital.

Le mot de Montesquieu est vrai : *La société des femmes corrompt les mœurs et forme le goût.*

Ce qu'il faudrait le plus encourager, aujourd'hui qu'on encourage tant de choses, c'est le dévouement filial, car c'est ce qui se perd le plus. L'ingratitude est si grande, et l'on pense tant à soi, que l'on n'a plus guère le temps de penser aux autres. Vivre vite, et surtout vivre beaucoup, voilà le point essentiel. Le reste n'est que sornettes. Et si un tribunal, dans sa justice, condamne un mauvais fils à payer une pension alimentaire à son père, je plains le père ! surtout si c'est un honnête homme qui se refuse aux moyens violents. On l'accusera de faire le malheur de ses enfants, on le calomnier, on l'insultera, on ira même plus loin. Je n'oserais pas dire jusqu'où j'ai vu descendre des fils condamnés à protéger leur père !

Sans doute il ne faut rien exagérer, et on doit reconnaître, pour être juste, que le mauvais vouloir des enfants n'est pas la cause unique des malheurs qui frappent ces pères, mais c'est la cause principale. Et c'est au moraliste d'essayer de la détruire. J'aurais certes beaucoup à dire encore sur un sujet aussi fécond ; je pourrais, en essayant de développer cette pensée de l'auteur du *Contrat social*, que la première société et la plus naturelle est celle de la famille, trouver, je crois, bien d'autres raisons de convaincre que lorsque le respect filial s'altère et s'amoindrit, la société se trouve atteinte dans sa base même ; mais nous sortirions peut-être du cadre qui nous est tracé par la loi. Ce qui me console de mon silence forcé, c'est que tout ce que je pourrais dire n'apprendrait pas leurs devoirs à ceux qui les connaissent, et que je ne convertirais pas non plus ceux qui les ignorent.

VICTOR CHAUVET.

THÉÂTRES DE LYON

Peut-être ne déplaira-t-il pas au lecteur que nous jetions un coup d'œil rétrospectif sur l'année théâtrale qui vient de s'écouler. A part l'*Africaine*, dont le succès immense est dû en grande partie à l'administration, il nous faut bien convenir qu'elle a été des plus nulles. Rien au début ne pouvait faire présager la pluie de fleurs que nous avons signalée dans notre dernier numéro ; il a fallu le génie de Meyerbeer pour mettre le feu aux poudres de l'enthousiasme, et tirer les Lyonnais de leur apathie habituelle.

Si nous nous reportons au prospectus, pour passer ensuite en revue les spectacles de l'année, nous resterons de plus en plus convaincus qu'il vaut mieux promettre moins et tenir davantage. M. d'Herblay se proposait, disait-il, « de laisser de côté un répertoire, fort beau sans doute, mais qui avait le tort d'être trop connu, pour monter les opéras nouveaux aussitôt les débuts terminés. » Ce sont là ses propres paroles ou à peu près. L'engagement de deux ténors devait également lui permettre de varier son répertoire en reprenant certains ouvrages trop injustement délaissés, et d'offrir plus souvent des représentations de grand-opéra. Il est arrivé que M. d'Herblay, fort inexpérimenté en matière musicale,

s'était mépris sur la valeur de ces ténors, sur lesquels il fondait les plus grandes espérances ; la presque unanimité des spectateurs les repoussait ; il a voulu les faire accepter de force, et la corde de son arc s'est trouvée un moment tellement tendue que peu s'en est fallu qu'elle ne cassât. Pendant ces résistances, les jours se succédaient et les artistes à engager devenaient de plus en plus rares. Monter des opéras nouveaux était impossible, alors que les premiers sujets ne faisaient que passer, et c'est ainsi que la bonne moitié de l'année s'est passée en débuts, avec cinq ou six des grands ouvrages, appartenant tous au répertoire courant. La mise à l'étude de l'*Africaine* s'est trouvée retardée d'autant, au détriment de la caisse directoriale qui eût englouti sans déplaisir une vingtaine de recettes en surcroît.

L'opéra-comique a, lui aussi, vécu sur un nombre restreint des œuvres du répertoire ordinaire. On a repris, il est vrai, et non sans quelque succès, *Martha* et la *Traviata* ; mais ces deux traductions sont assez connues pour n'avoir pas nécessité de longues études. La seule nouveauté de l'année a été la *Colombe* de Gounod, charmant recueil de romances d'un maître qui, n'en déplaise à M. Eugène Vermech, possède la fibre sympathique et ne mérite pas d'être mis aussi cavalièrement qu'il l'a fait au rang des *impassibles*. Seulement la direction a eu tort de servir comme plat de résistance cet opéra de salon dont le livret endormant fait le plus grand tort à la musique.

Il y avait peut-être mieux à choisir dans le bagage de l'auteur de *Faust* ; le *Médecin malgré lui*, *Mireille* ou la *Reine de Saba* auraient fourni sans doute une plus longue carrière. Mais, bah ! plaisir différé n'est pas perdu, et ce n'est pas nous qui ferons un crime à M. d'Herblay d'avoir monté la *Colombe*.

Tout est bien qui finit bien, dit-on. L'inexpérience de M. d'Herblay, en matière directoriale, a pu lui faire commettre des fautes graves au début ; mais, vu le soin avec lequel il a monté l'*Africaine*, et les efforts intelligents qu'il a faits pendant les trois derniers mois pour contenter son public, elles lui seront facilement pardonnées, à condition toutefois qu'elles lui servent pour l'avenir.

Composer un bon ensemble, choisir ses premiers sujets de manière à ne pas avoir à redouter d'exclusions, commencer de bonne heure les répétitions pour ne pas accumuler le travail, tels sont les points essentiels pour accomplir les débuts dans de bonnes conditions. Cette formalité une fois remplie, il sera facile à la direction de choisir deux ou trois bons opéras dans les tas respectables de ceux inédits, à Lyon du moins : *Fior d'Aliza*, *Mignon*, *Don Carlos*, le *Saphir*, la *Statue*, *Crispina*, la *Fiancée du Roi de Garbes*, les *Troyens*, *Roméo et Juliette*, la *Fiancée d'Abydos*, et, pourquoi pas ? le *Gui de Chêne*, etc., etc.

Ne monter qu'un petit nombre d'opéras, mais apporter beaucoup de soin tant à la mise en scène qu'à l'étude des partitions, tel est le moyen d'obtenir des succès d'estime et d'argent à la fois. Je n'insisterai pas sur ce point, persuadé que M. d'Herblay est aujourd'hui de mon avis. L'expérience a pu, mieux que toutes les paroles, le convaincre de la justesse de mon raisonnement.

L'année a été relativement mieux remplie aux Célestins ; nous en reparlerons aussitôt après la clôture de l'année théâtrale.

Théâtre des Variétés. — L'ancien directeur de nos théâtres subventionnés, M. Raphaël Félix, avait eu une idée, depuis son départ de Lyon, — dont peut-être il n'était pas seul à pouvoir réclamer la propriété, — et qu'il avait réussi à faire adopter par Théodore Barrière : celle de faire jouer le même jour qu'à Paris sur les principaux théâtres de province la nouvelle comédie : les *Brebis galeuses*.

M. d'Herblay n'a pas accepté cette combinaison. Si c'est le nom du parrain qui est la cause de son refus, je n'hésite pas à déclarer qu'il a eu tort. Quoique banni par une décision populaire de la direction de nos théâtres, Raphaël Félix peut avoir parfois de bonnes idées, et celle-ci, à mon avis, était du nombre.

Il est arrivé que M. Blanchereau s'est emparé de la pièce dédaignée, peut-être trop à la légère, et que son théâtre a eu la primeur, dans notre ville, d'une œuvre signée d'un nom presque illustre dans les fastes dramatiques. Je vais dire pourquoi je ne le regrette point.

« Montez les pièces nouvelles avant les Célestins, » disait, il y a huit jours, à cette même place, mon collaborateur et ami Saint-Urbain. Certes, la direction des théâtres subventionnés n'est point sans reproches, et ses artistes ne sont pas tous des étoiles, mais le conseil est au moins imprudent, et la lutte engagée ne tournerait-elle pas fatalement au désavantage de ceux qui l'auraient entreprise ?

Que les deux scènes soient sœurs et non point rivales. Un seul théâtre ne suffit pas pour nous faire connaître toutes les nouveautés intéressantes ; qu'ils se partagent les succès.

Souvent déjà j'ai répété que Barrière était l'un des maîtres du théâtre actuel ; ce n'est pas la demi-chute qu'a subie à Paris la pièce les *Brebis galeuses* qui me fera revenir sur mon opinion. Nul n'est à l'abri d'une erreur, et l'auteur des *Faux Bonshommes* en a commis une en écrivant cette nouvelle comédie.

La scène se passe à Trouville. Un M. Robert Préault, échantillon de l'espèce des viveurs reti-

rés qui ne croient plus à l'amour parce qu'ils ont subi une déception, a, dans un accès de misanthropie, résolu de terminer ses jours loin du monde, en se livrant aux innocentes et paisibles distractions de la pêche à la ligne. Il a pris avec lui son neveu, un imbécile, interdit en première instance et plaidant en appel ; c'est encore la solitude à deux. Mais il a compté sans son hôte, M. Henri Gerard, un jeune amoureux de comédie qui, depuis six mois, poursuit M^{me} Bernier de ses déclarations, sans pouvoir, en retour, en obtenir un aveu.

Désespéré, Henri a voulu se tuer ; puis il a réfléchi que le suicide était lâche, et il vient, sans façons, faire avec son ami de la misanthropie. Il veut ne plus la revoir, l'oublier, mais la fatalité s'en mêle.

En compagnie de trois de ses amies, M^{mes} Diane de Tourny, Blanche Tingrey et Rose Michelin, Marie vient se promener sur la plage ; surprises par un orage, ces dames se réfugient dans la maison de Robert comme dans une auberge et vident, en causant de futilités, deux bouteilles de moût.

Quand vient le quart d'heure de Rabelais, chacune d'elles a oublié sa bourse, et Robert se voit dans l'obligation de faire crédit ; il ira jusqu'à Trouville réclamer la petite note. Il s'y rend, en effet, suivi d'Henri et flanqué de son neveu qui a gagné son procès et trouve le moyen de se faire déplumer par Blanche, — une des brebis que vous savez, — jusqu'à concurrence de 45,000 francs.

L'habit noir et les manières distinguées de cet hôtelier de contrebande ont bien vite séduit M^{me} Rose (elle est veuve et elle a vingt ans) ; mais, tandis qu'elle s'occupe activement de faire sa conquête, Robert ne reste pas inactif. Il amène insensiblement la comtesse Diane, — la seconde ou plutôt la première brebis, — à tramer contre Marie un complot dans lequel sa vertu doit succomber. C'est d'une amitié-féroce.

Diane est ruinée, le comte qu'elle a trompé veut léguer sa fortune entière à M^{me} Bernier, cette femme qui a su rester vertueuse malgré le lâche abandon de son mari ; il importe dès lors d'égaliser les chances et de faire faillir à son tour la pauvre enfant. Elle, sans défiance, avoue à ses deux ennemies l'amour qu'elle ressent pour Henri ; elle les supplie de la guider, de la défendre contre elle-même, de la cacher à tous les regards pour qu'elle ne rencontre plus les siens ; les deux misérables la jettent dans la gueule du loup. Diane la fait conduire dans un chalet qu'elle a, huit jours auparavant, vendu secrètement à Henri Gerard. Mais à peine la voiture est-elle partie que M^{me} Buzançois, — un notaire parfait honnête homme ! — l'avertit que Marie n'est autre que l'enfant qu'elle a eu avant son mariage, enfant à la mort de laquelle on lui a fait croire et que son grand-père a fait élever et dotée secrètement. Cette révélation est un coup de foudre ; et l'émotion violente qui en résulte tue la comtesse, non cependant sans qu'elle ait eu le temps de sauver l'honneur de sa fille et de se faire pardonner par elle.

Robert revignt à de meilleurs sentiments et épouse M^{me} veuve Michelin. Quant à Henri, l'année de veuvage expirée, il épousera M^{me} Bernier dont le comte a tué le mari en duel.

L'intrigue, comme on le voit, est corsée, mais la pièce a des longueurs ; le premier acte surtout paraît interminable. Le second marche plus vivement ; le quatrième et plus encore le troisième rappellent le Barrière des meilleurs jours. Peut-être pourrions-nous reprocher à l'auteur l'emploi de quelques ficelles dramatiques, telles que le duel final et la substitution des bouquets à l'acte du bal ; mais nous devons applaudir à l'idée et au but moral de la pièce. On ne flagelle pas assez vertement les travers et les vices de cette partie de la société qu'on est convenu d'appeler la bonne compagnie.

Th. Barrière indique l'origine du mal ; elle réside tout entière dans ces mariages dits de *convenances* où les époux, unis presque sans s'être jamais vus, n'ont le plus souvent aucune sympathie de goûts ni de caractère, partant pas le plus petit brin d'amour. Ses deux brebis galeuses sont ainsi devenues coupables ; puis, déçues, elles veulent avoir des pareilles et cherchent à entraîner leurs compagnes immaculées. Le mal est loin d'être incurable ; il cessera lorsque les parents voudront bien consulter les fiancés et ne pas unir de force leurs filles mineures avec un accès de goutte ou un sac d'écus.

Dire que la pièce est bien écrite, que l'esprit et les mots charmants y abondent est presque superflu. L'ouvrage, que les lenteurs de quelques passages et le manque de vigueur dans le modèle de certains caractères me font nommer une erreur scénique, serait presque un chef-d'œuvre pour d'autres auteurs, et si l'école Sardou se maintenait seulement toujours à un pareil niveau, notre réconciliation serait bientôt un fait accompli.

Il ne me reste que peu de place à consacrer à l'interprétation. La troupe des Variétés ne vaut certainement pas celle des Français ou de l'Odéon, mais elle renferme de bons éléments. M. Blanchereau est un artiste d'un mérite réel ; il a du tact, de la tenue, un organe facile et une diction élégante joints à une grande habitude de la scène. Il est un peu froid par moments ; c'est un défaut, mais ce n'est pas moi qui lui conseillerais d'exagérer outre mesure la qualité opposée.

M^{me} Lefèvre, MM. Sanaoze et Bertholet, trois vrais artistes également, ont presque le défaut contraire. Les deux premiers ont une tendance à déclamer, et le troisième à charger trop leurs rôles qui nuit à la vérité des caractères ; même observation à M. Sylvain qui, lui, va jusqu'à l'emphase.

M^{me} Renard est une jolie personne, un peu trop grande pour son emploi, qui parle un peu pour l'orchestre et beaucoup pour le régisseur de la scène. Cette observation suffira, j'en suis sûr, car cette jeune dame a autant de bonne volonté que d'heureuses dispositions. J'en peux dire autant de M^{lle} Mathilde. Je la crois trop intelligente pour ne s'être pas aperçue qu'il lui restait encore beaucoup à apprendre ; mais il y a en elle les germes d'un talent qui grandira en proportion de l'expérience acquise. M^{lle} Mathilde a en outre une grande qualité : elle sent ce qu'elle exprime. Sa voix est douce et sympathique, sa diction correcte, son jeu réservé et sobre ; ce sont là autant d'éléments de succès, et j'espère que Marie Bernier travaillera sérieusement à les développer.

N'oublions pas M. Lévy, convenable dans le rôle du notaire, et dont nous nous occuperons plus longuement lorsqu'il jouera des rôles de son emploi. Citons également un essaim de jeunes filles, jolies, fraîches, riantes, M^{lles} Valentine, Aurélie, Andréa, d'autres encore ayant de jolis yeux et de jolies dents, et les montrant à plaisir. Il est si doux de sourire. N'est-ce pas, M^{lle} Aurélie ?

A dimanche le compte rendu de *Maître Cornifus* et du bénéfice de M. Seiglet.



ALFRED DEBEAUCY.

Cercle des Familles. — Dimanche dernier, l'affiche annonçait une 4^{me} représentation des *Crochets du Père Martin*, magnifique drame qui avait eu un succès ébouriffant à la première audition.

C'était la pièce de résistance, et pour lever le rideau une charmante petite comédie en un acte, *une Tasse de thé*, et pour terminer la soirée, une pièce du cru entremêlée de couplets.

Impossible, vous en conviendrez, de composer un spectacle plus intéressant ! Et cependant à l'heure solennelle, personne dans la salle ! Je le crois parbleu bien, — il pleuvait à verse. — O printemps, voilà de tes douceurs !

Les braves et les applaudissements des spectateurs présents, *rari Nantes*, n'ont pas fait défaut aux interprètes de l'œuvre principale, et à la chute du rideau l'enthousiasme était à son comble.

La comédie a été fort bien jouée par MM. Gaston, Frantz et M^{me} Dorval.

Mais j'imagine que j'ai été induit en erreur relativement à cette dernière.

On me l'a donnée comme une débutante apparaissant pour la première fois sur les planches. Mais qu'a-t-elle donc fait de « *l'émotion inséparable d'un premier début* ? » Elle a une aisance et un aplomb !...

La pièce mêlée de chant avait nom : *Maître Cornifus*, paroles et musique de M. Léonce, un des virtuoses de la troupe.

M. Léonce avait voulu, pour la circonstance, conduire lui-même l'orchestre ; aussi qui oserait dire qu'il n'a pas réellement fait merveille sous la direction du jeune auteur-maestro ?

Aux auteurs comme aux interprètes de cette pochade, camarades musiciens, nous crions à tous bravo, bravo, bravo...

M^{me} *** (encore une débutante, c'était vraiment la soirée aux débuts) a été charmante dans le rôle d'Aglaé, et M. Laneyric est bien le meilleur Cornifus que l'on puisse désirer.

Ce soir, première représentation de *Un Enfant du siècle*, pièce nouvelle en trois actes, qui eut, lors de son apparition sur le théâtre du Vaudeville, à Paris, un grand et légitime succès.

Croix-Rousse. — Encore un drame et des plus corsés sur les hauteurs de la Croix-Rousse. Le *Manoir de Montlouis*, pièce moyen-âge en 5 actes, a déjà fait trois apparitions successives sur l'affiche, sans émousser la curiosité du public.

Dimanche, la salle était comble comme aux beaux jours du *Juif-Errant* !

Trois représentations de la même pièce !... Il n'y a que M. Dolbeau pour avoir pareilles bonnes fortunes : ailleurs on ne peut dépasser l'unité.

La rapidité du travail et l'insuffisance de l'étude ne permettent pas l'admiration, néanmoins nous félicitons les artistes du résultat qu'ils ont su obtenir.

Je signalerai, comme s'étant particulièrement distingués : MM. Bérard, Billemez, Mizon, Piron, M^{mes} Fiot, Blanche et Duclou.

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.